



Corinna Bille (1912-1979)

LÀ-HAUT

Poème

Dans *Le Pays secret*. Sierre : Monographic, (1996)

*L'eau est trop froide pour éteindre la soif.
Les vipères viennent boire le lait dans la gorge des tout petits laissés sur la hotte au pied du talus.
Les mulets noirs écrasent la poitrine de leur maître, d'un coup de sabot.
La faux entraîne le faucheur penché sur le vide...
Mais l'herbe est faite de milliers de fleurs.
Le foin coupé saoule comme l'absinthe.
Les aiguilles des mélèzes sont amères dans la bouche et douces contre les joues.
C'est le pays cruel où l'on veut revenir.*

Ce thème du pays cruel où l'on revient est aussi celui de cette nouvelle :

HERBES DE NEIGE

Nouvelle

Dans *L'enfant aveugle suivi de Entre hiver et printemps*. Contes et nouvelles. Slatkine, Genève (1997) pp. 152-159

Un homme, là-haut sur le chemin des pentes, a levé le bras. Il est vêtu de noir, un noir de nuit comme son mulet. Il n'a rien dit d'abord mais son geste n'a pas suffi et il a crié. Un nom, un appel ? On ne sait. Pourtant une autre voix maintenant répond. Une voix qui vient du fond de la combe, qui monte vers lui comme une grive à travers ce léger brouillard d'avril. Il a neigé la veille et ce matin encore, flocons rejoignant d'autres flocons : les crocus blancs sur les prés. Puis fleurs et neige mêlées, confondues, soudain le soleil est venu, rendant la neige au ciel et les fleurs à la terre.



Car c'est ici la haute montagne, ici on n'en a jamais fini avec l'hiver!

Et la femme qui renverse des hottées brunes sur les prés — qui tout à l'heure étaient blancs, et d'où s'élève cette fumée, cette brume — elle aussi a salué. Elle a salué avec joie, reconnaissant l'homme.

Il est de retour, a-t-elle pensé.

C'est le temps à présent où ils «rentrent» dans leur vallée, comme ils disent. Ils remontent, ceux qui étaient partis en février pour aller piocher les vignes de la plaine et semer le maïs. Et ils sont restés deux bons mois « dehors ». On ne les a plus revus. Mais elle, la femme qui est habillée de violet, de violet sombre comme les vieilles bruyères fanées qu'on retrouve sous la neige, elle est demeurée ici. Et le temps était long dans ce village à moitié désert où le printemps a tant de peine à venir.

Autour d'elle, il s'est fait un grand remuement de nuées comme si la création du monde recommençait. Le village, l'église, l'homme, tout fut caché. Si j'étais seule ici... Seule à vivre sur ces pentes. Ça finira bien de cette manière, un jour. Il n'y aura plus qu'un seul paysan ou une seule paysanne sur ces prés.

L'homme aussi s'est dit: «Oui, c'est encore l'hiver!» Il a peut-être regretté son parchet de terre rosé et ses pruniers et ses murs de pierre sèche où rôdent les lézards, et cette ville de la plaine toute résonnante des hameaux qui la cernent et qui flûtent encore certains jours et qui tambourinent, et dont l'un est le sien. Ah! ces cafés du Soleil, avec leurs gloriottes et leurs jeux de filles!

Mais il a regardé la forêt. Sa forêt, qu'il avait quittée sous un grand pan de neige. Elle est nue à présent, et il peut voir loin et profond au-dedans d'elle, à travers ses mélèzes sans aiguilles, et il voit le sol doucement roux, avec ses touffes de genièvres.

Dans le secret de son cœur, il s'est réjoui. Il devine que les coqs sauvages chantent à l'aube et dansent... Il songe encore au lièvre, au renard. Il songe aussi un peu à cette femme là-bas, dessous les prés, qui travaille. Et il la salue de nouveau, mais sans parole et sans geste, car il entre dans le village. Les secrets de la chasse, comme les secrets d'amour, il faut savoir les garder.

Dans la ruelle, c'est la boue et des monceaux de neige durcie et noire, mais il y a sur la place des hommes avec des arbres coupés entre leurs genoux et des bûches qui s'ouvrent, or et pourpre, sous une simple pression de main. Et c'est aussi, aux alentours des granges, la jeune ortie si douce dans la soupe, l'épinard, la dent-de-lion et par-dessus tout, mêlé à l'odeur des étables, le parfum du bois résineux qui brûle, meilleur que l'encens.

Mais celle qui étend toujours le fumier sur le velours des prés roides, celle qui jamais ne sort ni ne rentre, ce dernier salut a-t-elle su l'entendre?

Elle est trop occupée à sentir que son âme et son corps se désagrègent, qu'elle ne peut reprendre sa forme d'avant, ses pensées d'avant. Jamais elle ne pourra redevenir ce qu'elle était hier, elle ne s'appartiendra plus. Il y a maintenant un lien qui la rattache à cet homme. C'était pourtant bon d'être seule, d'être à soi, avec autour de son corps seulement l'air transparent. Qui donc l'a liée ainsi de force à Lucien?

Cet amour qui va d'elle à lui et de lui à elle semble aussi puissant que le monde. Elle regarde le village, elle regarde le chalet où il habite. Elle voudrait le prendre dans ses mains, ce chalet si petit vu d'ici, et le garder captif et mettre des baisers sur son toit duveteux de mélèze, comme cet oiseau rouge qu'elle avait tenu un jour entre les doigts sans peur des coups de bec.

Elle ne craint même plus à présent de souffrir par lui. Au contraire, elle va au-devant de ces coups. En eux, Lucien se manifesterait encore. La seule chose à redouter c'est son indifférence. Marcienne s'aperçoit de quel amour elle aime Lucien et elle a peur. Elle remonte jusqu'à l'écurie où elle dépose sa hotte, puis traînant sa peur sur le chemin elle entre dans l'église. Elle s'agenouille, serrant dans ses paumes le rebord du banc d'arole pour se donner du courage. Elle essaie de prier, mais pour la première fois de sa vie, elle a l'impression que le tabernacle est vide, qu'il n'y a pas de Dieu dans l'église, qu'elle est seule. «Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue Marie...» Elle les commence toutes, ses prières, mais elles se perdent dans son amour comme sentiers à charr dans les prés.

Elle l'aime trop. De ça au moins elle est sûre. Oh! on ne pouvait pas dire qu'il était beau, plutôt petit, trapu, et plein de défauts. Intéressé comme ses frères, comme tous ceux de sa famille et orgueilleux. Pourtant elles en sont toutes folles, les filles. Ils savent les regarder, ils savent leur parler, ils savent les faire rire... et après pleurer.

Marcienne passe sa langue sur ses lèvres sèches. Sa bouche lui fait mal, elle se gonfle, brûlante, et alourdit son visage maigre, mûrissant comme une pomme. «Mon amour me fait mûrir. Hier, je n'étais qu'un fruit vert, acide, et aujourd'hui je m'appête à être mordue.»

Lui... Elle ferme les yeux. Elle voit de l'herbe et, dans cette herbe, du soleil et du vent. C'est ça Lucien, c'est bon comme l'herbe, comme la terre et le vent. C'est propre, c'est solide et chaud, et frais aussi comme l'eau des bisses. Et ce qu'il dit est juste, est vrai. Alors pourquoi avoir peur?



Sous moi, les prés tombent jusqu'au bas de la vallée, je glisse sur eux et pourtant je demeure immobile. Ils ont tous une forme précise, carrée ou rectangulaire, un peu rognée dans les bords parfois, un peu arrondie par la courbe des bisces. Et maintenant les foins encensent le village, le heurtent de leurs vagues et le village reste immobile aussi. Elle a été cette petite fille au foulard blanc qui, avec sa serpette, éparpille l'herbe coupée pour qu'elle sèche mieux. Et dans sa main qui ne s'effraie pas, la serpette esquisse une danse. Et maintenant elle voit Lucien, elle ne voit plus que lui. Il est penché sur le vide, il fauche le soleil. Il a un geste large, un geste sûr, et son torse pivote sur ses reins. Elle entend les herbes gémir, mais c'est un chant. Et le chant s'arrête. La faux levée, l'homme se baisse, saisit une poignée d'herbe pour en essuyer la lame. Et le chant de l'herbe a repris. L'homme est arrivé au bas de la pente. Il se redresse, se tourne face au village qui est en dessus. Le genou plié, le pied collé au sol, l'autre jambe allongée en contre-bas, et c'est un nouveau chant qu'elle écoute : celui de la pierre qui aiguisé le fer. La lame brille dans le soleil, éclate. Peut-on aiguiser la lumière? Peut-on polir le feu?

Mais soudain on n'a plus entendu les sons de la faux et des herbes. Les cloches se sont mises à sonner, le ciel s'est mis à sonner. Et il n'y a plus eu de place pour un autre bruit. «Les cloches de notre mariage...»

Elle est hors de l'église. Le village a changé, ce soir. Tout ce qu'elle voit paraît plus grand, plus net, ce soir. Comme si c'était la première ou la dernière fois qu'elle pose son regard sur les choses. Ce village qui est à lui et à elle... Il a une odeur, ce soir. Le village sent la forêt morte (lui aussi sentait la forêt morte le jour où il l'a serrée contre lui).

Son village retrouvé... Elle avait dû le quitter il y a trois ans pour aller en place, loin d'ici, au bord d'un lac très pâle. Elle avait été femme de chambre dans un hôtel, un hôtel au milieu de beaucoup d'autres bâtisses dont elle ne voyait que les dos sales et gris. Et ça sentait toujours mauvais et toujours la même odeur de friture, de linge qui sèche sans soleil, d'escaliers qu'on lave. Et les hommes, ces clients qui lui parlaient, le portier qui lui faisait la cour, le maître d'hôtel qui l'avait embrassée de force sur la bouche, tous ils avaient cette même odeur triste. Les après-midi de congé quand on l'amenait au bord du lac, elle avait froid. Et quand elle était revenue, il n'y avait pas eu seulement cette joie... il y avait eu Lucien. Tout de suite, elle avait compris qu'il la voulait. Il n'avait pas bougé, il n'avait pas tourné la tête, mais elle avait compris.

Comme les chalets ont l'air d'être hauts, ce soir, des tourelles de bois. Et ce n'est pas tout à fait le printemps, mais plus vraiment l'hiver. Marcienne retarde l'heure de rentrer chez elle où sa mère l'attend, muette. De tout ce qui la remplit, ce soir, elle ne pourra rien lui dire.

A sa droite, un escalier raide comme une échelle se dresse dans le ciel noir, mais aucun ange ne le monte ni le descend. Elle a envie de s'asseoir sur une marche. «Que va-t-on penser de me voir ainsi?» Elle s'est assise, les coudes sur les genoux, elle couve son cœur. Elle est devenue très petite, elle attend.

Elle tourne la tête à gauche. Un rai de lumière filtre en dessous d'une porte, c'est là qu'habite Lucien toute la tribu des Cortaz.

Elle se lève, s'approche de la porte qui est restée entrouverte. Elle n'entend rien. Si elle allait le trouver lui, tout seul, endormi, le visage dans ses bras repliés sur la table... Il n'y a personne. Alors, avidement elle regarde. Elle regarde chaque objet, chaque meuble, elle les prend avec les yeux. Tout ce qui est à lui, tout ce qui fait partie de sa vie. Voilà le plat en terre émaillée où il a puisé sa nourriture du soir, et sur le banc sa casquette où quelques miettes de pain reposent. Et voilà, sur le fourneau, la cafetière que ses sœurs ont laissée au chaud et, dans le coin, une cuvette en aluminium avec un petit fond d'eau sale, un chiffon et un savon.

C'est la première fois qu'elle voit bien toutes ces choses. On n'entre pas impunément chez les Cortaz, ce n'est pas un moulin. Elle se sent repoussée par la rudesse fière des Cortaz.

Mais lui, justement, il est entré derrière elle et il se tient debout, retenant son souffle. Et quand elle s'est retournée, il a dit:

— Marcienne, nous deux ensemble, ça pourrait aller?



Illustrations : Marguerite Burnat-Provins (1872-1952), *Jeune fille de Savièse*, 1900
Ernest Biéler (1863-1948)
Raphy Dallèves (1878-1940), *Paysanne au râteau*, 1921

Questions

- Quelle image du poème et quelle évocation d'une odeur particulière retrouve-t-on dans la nouvelle ?
- Comment Corinna Bille dépeint-elle les conditions de vie des paysans de montagne ? Quelles images sont plus parlantes pour vous ?
- Décrivez les pays d'où sont revenus Lucien et Marcienne.
- Quel avenir Marcienne entrevoit-elle pour son village haut perché ? L'histoire lui donne-t-elle tort ou raison ?
- A votre avis, pourquoi la saison de ce récit est-elle importante ?
- Les paysans de montagne ne font pas étalage de leurs sentiments : « les secrets de l'amour faut savoir les garder. » Quelle est l'attitude de Lucien et pourquoi Marcienne capte-t-elle ses messages ?